

INSTITUTION DESTITUTION RESTITUTION

Citations

Sont sociales toutes les manières d’agir et de penser que l’individu trouve préétablies et dont la transmission se fait le plus généralement par la voie de l’éducation. Il serait bon qu’un mot spécial désignât ces faits spéciaux, et il semble que le mot *institution* serait le mieux approprié. Qu’est-ce qu’en effet qu’une institution sinon un ensemble d’actes ou d’idées tout institué que les individus trouvent devant eux et qui s’impose plus ou moins à eux ? Il n’y a aucune raison de réservier exclusivement, comme on le fait d’ordinaire, cette expression [d’institution] aux arrangements sociaux fondamentaux. Nous entendons donc par ce mot aussi bien les usages et les modes, les préjugés ou les superstitions, que les conditions politiques ou les organisations juridiques essentielles ; car tous ces phénomènes sont de même nature et ne diffèrent qu’en degré.

Paul FAUCONNET et Marcel MAUSS, « La sociologie : objet et méthode » [1901], in Marcel Mauss, *Essais de sociologie*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1971, p. 16. Cité par Frédéric Lordon, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...*, Paris ; La Fabrique éd., 2019, p. 107.

J’appelle génériquement « institution » tout effet, toute manifestation de la puissance de la multitude. La coutume de se serrer la main droite plutôt que la main gauche, par exemple, est une institution. Si tu entres dans une assemblée et que tu tends à tout le monde la main gauche, ça va commencer à murmurer. Ce murmure, c’est l’effet de la puissance de la multitude. Tu es en train de te mettre à dos l’affect commun de la salutation (l’affect commun investi dans une certaine pratique de la salutation).

[...] ces manières, qui sont « sociales », s’imposent « *plus ou moins* » aux individus – grande caractéristique de l’affect commun qui n’est jamais saturant, ni écrasant, avec lequel les individus trouvent des possibilités de composer (mais également de renverser, ou de changer – on ne dit plus bonjour par une révérence avec mouvement de chapeau à plumes par exemple, et puis d’autres fois des pouvoirs tombent).

[...] l’institution ou l’institutionnel, *est le mode d’être même du collectif*. Institution est le mode sous lequel *se présente le collectif* – et il n’en a pas d’autre. [...] le collectif est une force *sui generis* capable de tenir tous ceux qui sont sous son ressort à quelque chose – une certaine manière (de penser, de juger, d’agir) faite norme. [...] comme tout affect, l’affect commun est ce qui fait quelque chose aux individus, et par suite ce qui leur fait faire quelque chose – de déterminé et d’homogénéisé (relativement). Le collectif est la puissance d’un faire faire commun : telle est l’essence du fait institutionnel.

C'est bien pourquoi nous pouvons dire qu'une forme de vie (sans tirets) *est* une institution, est en fait de nature fondamentalement institutionnelle. Une forme de vie est une *manière*. C'est d'abord une manière composite : une manière faite de manières, récapitulées en une manière d'être, ou disons plus simplement une manière de vivre, d'organiser la vie, matériellement, et d'en faire quelque chose, éthiquement. [...] Une forme de vie, [...] c'est une manière commune, soutenue par un affect commun. [...] comme le mode individuel humain, le mode collectif est manié et ne peut exister autrement que manié, donc sous l'espèce d'une forme de vie (sans tirets). Et les manières d'un mode collectif, on les appelle des institutions. Il n'y a pas de collectif sans institution puisque « institution » est le nom que prend tout effet de la puissance de la multitude, et que cette puissance s'exerce nécessairement : nécessairement, il y a des effets, donc, par définition, de l'institution.

Frédéric LORDON, *Vivre sans ? Institutions, police, travail, argent...*, Paris ; La Fabrique éd., 2019, p. 105-109.

Cet élément destitutif de la fête me paraît très important : c'est toujours soustraire une chose à son économie propre, pour la désœuvrer, pour en faire un autre usage. Par exemple, les anciens disaient qu'il n'y a pas de fête sans danse. Mais qu'est-ce que la danse si ce n'est une libération des gestes et des mouvements du corps de leur économie propre ? Si ce n'est soustraire les gestes à une certaine utilité économique, une certaine direction, et les exhiber en tant que tels, en la désœuvrant. Et les masques c'est la même chose. Que sont les masques si ce n'est une neutralisation du visage ? Le masque va rendre inopérant le visage, va désœuvrer le visage, mais en cela, il en montre ou en expose quelque chose même de plus vrai. [...] qu'est-ce qu'un poème ? C'est une opération linguistique qui a lieu dans le langage comme toute autre, il n'y a pas d'autre lieu pour le poème. Le poème est une opération langagière, dans le langage. Alors qu'est-ce qu'il se passe ? Là encore, on voit que le langage est désactivé de sa fonction informationnelle, communicative, etc. Et par ce désœuvrement, il est ouvert à un autre usage, ce que l'on appelle poésie. C'est soustraire le langage à son économie informationnelle, communicationnelle et cela va faire cet autre usage du langage qu'on appelle poésie. Là c'est quelque chose qui fait partie presque anthropologiquement de la condition humaine. Par exemple la bouche est une partie de l'appareil digestif de l'homme, c'est même le premier élément du système digestif. Que fait l'homme ? L'homme détourne la bouche de cette fonction pour en faire le lieu du langage. [...] Le baiser c'est la même chose, il prend cet élément digestif et en fait un autre usage. Donc le désœuvrement est une activité propre de l'homme qui consiste à désœuvrer les œuvres économiques, biologiques, religieuses, juridiques sans simplement les abolir. Le langage n'est pas aboli. Qu'est-ce que ça pourrait être, un désœuvrement de la loi ? On va le voir, la loi n'est pas simplement abolie mais soustraite à son horrible économie et on peut en faire peut-être un autre usage.

Et là je peux enfin en venir à mon problème de la puissance destituante. Si on met au centre de la politique non plus la *poiesis* et la *praxis*, c'est-à-dire la production et l'action, mais l'usage et le désœuvrement, alors tout change dans la stratégie politique. Notre tradition a hérité ce concept de pouvoir constituant de la Révolution française. Mais ici, on doit penser quelque chose comme

une puissance destituante. Parce que justement le pouvoir constituant est solidaire de ce mécanisme qui va faire que tout pouvoir constituant va fonder un nouveau pouvoir constitué. C'est ce qu'on a toujours vu, les révolutions se passent comme ça : on a une violence qui va constituer les droits, un nouveau droit, et après on aura un nouveau pouvoir constitué qui va se mettre en place. Tandis que si on était capable de penser un pouvoir purement destituant, pas un pouvoir mais justement je dirais pour cela une puissance purement destituante, on arriverait peut-être à briser cette dialectique entre pouvoir constituant et pouvoir constitué qui a été, comme vous le savez, la tragédie de la Révolution. [...] ce sont des concepts qu'il faut avoir le courage d'abandonner : en finir avec le pouvoir constituant. [...] il faut penser un pouvoir ou plutôt une puissance qui ait la force de rester destituante. [...]

Le problème n'est pas quelle forme d'action va-t-on trouver pour destituer le pouvoir, parce-que ce qui va destituer le pouvoir n'est pas une forme d'action mais uniquement une forme-de-vie. [...] Vous voyez pourquoi c'est difficile, puisqu'il ne s'agit pas de telle action, on va faire ci, on va faire ça. Ça ne suffit pas. Il faut d'abord constituer une forme-de-vie. [...]

Pourquoi par exemple est-il difficile de penser des choses comme l'anarchie (l'absence de commandement, de pouvoir), l'anomie (l'absence de loi) ? Pourquoi est-ce si difficile de penser ces concepts qui pourtant semblent contenir quelque chose ? Benjamin dit une fois que la véritable anarchie est l'anarchie de l'ordre bourgeois et dans le film *Salò* de Pasolini, il y a un fasciste qui dit à un moment que la véritable anarchie est l'anarchie du pouvoir. C'est quelque chose qu'il faut prendre à la lettre. Le pouvoir marche par capture de l'anarchie, le pouvoir qu'on a en face n'est fonction que parce qu'il a inclus (toujours ce processus de l'exclusion incluante) l'anarchie. Même chose avec l'anomie, c'est évident avec l'état d'exception : notre pouvoir marche en étant capable d'inclure, de capturer l'anomie. L'état d'exception est une absence de loi tout simplement, mais une absence de loi qui va devenir intérieure au pouvoir, à la loi. [...]

Voilà, mais c'est justement cela qui rend si compliqué l'essai d'accéder à l'anarchie, d'accéder à l'anomie. On ne peut pas y accéder immédiatement parce que d'abord il faut désactiver, désœuvrer, destituer l'anarchie du pouvoir. C'est-à-dire que la véritable anarchie n'est rien d'autre que la destitution de l'anarchie du pouvoir. Et c'est pour ça qu'on ne peut pas la penser parce que si on essaye de penser l'anarchie, on a en face ce que le pouvoir en a fait, c'est-à-dire la guerre de tous contre tous, le désordre... Si on essaye de penser l'anomie, on a cette chose absurde : le manque de loi, le chaos où chacun fait ce qu'il veut. Mais c'est faux, ça c'est l'image que la capture de l'anarchie, la capture de l'anomie, nous laissent en face. Si d'abord on arrive à désactiver l'anarchie et l'anomie capturées par le pouvoir, peut-être alors que la véritable anarchie peut réapparaître. [...]

Dans le cas d'une forme-de-vie, ce qui va désactiver les œuvres est surtout une expérience de la puissance en tant que telle mais de la puissance en tant qu'*habitus*, cet usage habituel, on pourrait dire de la puissance qui va se manifester dans ce désœuvrement qui est aussi la forme chez Aristote d'une puissance du *ne pas*, ne pas être, ne pas faire, mais qui est surtout un *habitus*, un usage habituel : une forme-de-vie. Et une forme-de-vie, c'est un usage habituel de la puissance. [...] une forme-de-vie est quelque-chose qui va rejoindre cet usage habituel de la puissance qui va désœuvrer les œuvres.

Giorgio AGAMBEN, « Vers une théorie de la puissance destituante », transcription d'une conférence de 2013, parue dans le périodique en ligne *lundimatin* #45, le 25 janvier 2016. <<https://lundi.am/vers-une-theorie-de-la-puissance-destituante-Par-Giorgio-Agamben>>. Transcription légèrement modifiée.

Tiqqun, en hébreu, est un substantif qu'on peut traduire par *réparation*. C'est une notion kabbalistique [...].

Il s'agit de rendre le monde habitable. Si l'on prend la fable biblique, le monde, dans sa création, est créé comme habitable, à tel point que l'homme est placé dans le jardin d'Éden. Puis ensuite, il est dégradé : la question de la faute, de l'exil, etc. Le *tiqqun*, c'est rendre le monde habitable, c'est-à-dire restituer l'habitabilité originale du monde.

Ivan SEGRÉ, *Soudain, le Talmud !*, 1^{er} épisode : « Pourquoi l'Empire n'admettra jamais le *tiggun* », transcription des extraits de la vidéo parue dans *lundimatin* #12, le 1^{er} mars 2015. <<https://lundi.am/Soudain-le-Talmud>>.

Et oui, c'est bien lui
 L'ami Bob
 Avec toute sa bande, il est partout
 Prêt à creuser et à réparer
 Il répond présent, il s'appelle Bob

Le bricoleur
 Peut-on le faire ?
 Oui on peut !

Chanson du générique de *Bob le bricoleur*, dessin animé de Keith Chapman, 2001.

Pour déterminer [...] la limite à partir de laquelle le passé doit être oublié, si l'on ne veut pas qu'il devienne le fossoyeur du présent, il faudrait savoir précisément quelle est la *force plastique* de l'individu, du peuple, de la civilisation en question, je veux parler de cette force qui permet à quelqu'un de se développer de manière originale et indépendante, de transformer et d'assimiler les choses passées ou étrangères, de guérir ses blessures, de réparer ses pertes, de reconstituer sur son propre fonds les formes brisées.

Friedrich NIETZSCHE, *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie. Considérations inactuelles II*, trad. P. Rusch, textes établis par G. Colli et M. Montinari, Paris, éd. Gallimard, 1990, coll. « Folio essais », p. 97.

C'est sur le continent africain, le pays natal de l'humanité, que la question de la Terre se posera désormais de la manière la plus inattendue, la plus complexe et la plus paradoxale.

C'est là, en effet, que les possibilités de dépérissement sont les plus criantes. Mais c'est aussi là que les opportunités de *métastase créatrice* sont les plus mûres, que certains des enjeux planétaires ayant trait à la question de la réparation se manifesteront avec le plus d'acuité, à commencer par la réparation du vivant dans son ensemble, la persistance et la durabilité des corps humains en mouvement et en circulation, des objets qui sont nos compagnons, mais aussi de la *part d'objet* désormais indissociable de ce qu'est devenue l'humanité.

(24-25)

[...] le devoir de restitution et de réparation, premiers jalons vers une véritable justice planétaire. Dans les pensées antiques d'Afrique, les actes de réparation englobent l'ensemble du vivant. Ce dernier est envisagé comme un tissu en devenir, et par conséquent disponible au travail de raccommodage. Ces actes ne concernent pas seulement les blessures et les traumatismes qui s'ensuivent. La clinique n'a pas véritablement pour objet le recouvrement des propriétés perdues. Elle vise avant tout à recomposer la relation. (54)

[La Terre] est aussi ce qui toujours demeure *en réserve*, c'est-à-dire inappropriable. Par inappropriable, il faut comprendre non seulement ce qui est par principe réfractaire aux procédures d'aliénation, mais encore ce dont nul ne saurait être privé, ou encore ce dont l'usage ne saurait être légitimement dénié à qui que ce soit. (59)

Achille MBEMBE, *Brutalisme*, Paris, éd. La Découverte, 2020, p. 24-25, 54, 59.